

Supplément au SOP n° 267, avril 2002

**« LA GLOIRE DES ICÔNES »**

**SIGNIFICATION ET IMPORTANCE DE L'ICONOGRAPHIE**

Conférence du père André BORRÉLY,  
prêtre de la paroisse orthodoxe Saint-Irénée  
de Marseille (Bouches-du-Rhône),  
faite en l'église catholique  
Saint-Nazaire de Sanary-sur-Mer (Var),  
à l'occasion de travaux entrepris  
en vue de revêtir de fresques  
la coupole et les murs de l'édifice

(Sanary-sur-Mer, le 30 juin 2001)

Document 267.A

## « LA GLOIRE DES ICÔNES »

L'icône est l'image sainte telle que l'Orthodoxie la peint sur des planches de bois et sur tout support matériel approprié, et telle qu'elle la vénère. Le support matériel peut être un mur fraîchement enduit. Parler de l'icône, c'est donc s'intéresser aussi bien à l'icône peinte sur bois qu'à la fresque.

### Le visage humain

Pour tenter d'esquisser une initiation à l'icône, il me semble que nous pouvons commencer par faire quelques remarques élémentaires sur le *visage humain*. Car toute icône est image d'un visage. Le visage humain est une *énergie*, c'est-à-dire une manifestation dynamique, un rayonnement de la *personne*. Ce qui est vrai de la voix comme énergie de la personne créée à l'image et selon la ressemblance du Dieu qui, tout au long de la Bible se révèle comme Parole, l'est aussi du visage et, dans le visage, du regard de cette personne créée par le Dieu qui est aussi Lumière.

Quel qu'il soit, un visage humain, en tant qu'il est une épiphanie de la personne, n'est pas quelque chose de purement matériel, de simplement anatomique et physiologique. Dans *Britannicus*, Racine fait dire à Néron s'adressant à Junie : « J'entendrai des regards que vous croirez muets » (II, 3, v.682). Tout visage humain révèle quelqu'un, c'est-à-dire l'image de Dieu en l'homme. Sur une photographie, il suffit d'occulter le regard de quelqu'un au moyen d'un rectangle noir pour que disparaisse l'identité personnelle. Le regard nous dit que l'esprit de l'homme n'est pas désincarné et que dans les yeux transparaît la personne. Dans le regard d'un être humain, il y a tout un océan intérieur et inépuisable, tout un infini, qui s'ouvre et se révèle dans une icône.

Les yeux ne se bornent pas à enregistrer la lumière solaire et les couleurs et contours qu'elle rend perceptibles. Ils diffusent aussi une lumière intérieure qui surgit des profondeurs de la personne. L'ophtalmologiste est tout à fait compétent pour diagnostiquer et traiter une myopie, un décollement de la rétine, une cataracte, mais aucun de ses instruments, si perfectionnés soient-ils, ne lui permet de saisir ce que n'importe lequel d'entre nous peut apercevoir dans le regard d'autrui : la dureté ou la douceur, l'ironie ou l'imploration, le désespoir ou le désir, la souffrance ou la joie. Pas davantage, un cameraman ou un photographe, même suréquipés, n'eussent pu objectiver, s'ils avaient été présents au Cénacle ou sur les bords du lac de Tibériade, le corps de part en part pneumatiqué du Christ ressuscité. Car, si incarné qu'il soit, l'esprit ne saurait se soumettre à l'objectivation.

Un visage humain est un lieu irréductible à l'espace. La personne s'y révèle comme image de Dieu, unique au monde. Épiphanie par excellence de la personne dans le corps, le visage est, comme la personne, unique au monde, inimitable, irréproductible, inconfusable. Il est ce que jamais l'on ne verra deux fois.

### Un visage d'éternité

Cependant, une icône n'est pas simplement le visage, le visage de quelqu'un – du Christ, de la Mère de Dieu, ou des autres saints, ainsi que des saints anges. C'est aussi et avant tout un *visage d'éternité*, le vrai visage de l'homme et de la femme, le visage de quelqu'un de *transfiguré*, qui rayonne la Lumière divine et créée, tel Séraphim de Sarov devant Nicolas Motovilov, dans une clairière de la forêt russe.

Le visage d'un saint, c'est-à-dire d'une femme ou d'un homme transfiguré par le Saint-Esprit, est beau d'une beauté tout intérieure, qui vient du dedans, comme la lumière qui rayonne d'une icône. La beauté du visage d'un saint est pétrie de lumière créée. Cette beauté est celle d'une personne unifiée, pacifiée, illuminée par la présence divinisante du Saint-Esprit. C'est une beauté qui monte du *cœur*, au sens biblique, c'est-à-dire cognitif et non affectif du mot, et qui troue l'opacité close du monde déchu, animalisé par le péché.

Et ici, nous pouvons nous référer à deux textes de saint Paul dans sa seconde lettre aux Corinthiens. Au chapitre 3 de cette épître, au verset 18, saint Paul écrit que « nous contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur ». Et, au chapitre suivant, les versets 5 et 6 parlent de Dieu qui « fait briller la lumière dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire qui est sur la face du Christ ». *Le cœur de l'homme est un organe de connaissance de la gloire de Dieu*. Mais, parce que cette connaissance n'est pas intellectuelle mais sapientielle, c'est-à-dire intériorisée et vécue, savourée, inséparable de l'amour, la connaissance de la gloire de Dieu n'est proposée à l'homme que pour qu'il en vive si intensément qu'il finisse par la refléter.

Des saints que les icônes représentent, l'office byzantin chante : « Ta lumière resplendit sur les visages de tes saints ». L'Église songe alors à la parole du Seigneur à l'adresse de ses disciples : « Vous êtes la lumière du monde » (Mt 5,14). Seuls les saints sont les vrais disciples du Christ dans la mesure où seuls ils ont eu assez de foi et d'amour pour être ce que le Christ avait dit que l'homme doit être dès lors qu'il confesse la filiation divine de Jésus de Nazareth. Et Léon Bloy avait bien raison d'écrire que « la plus grande tristesse, c'est de n'être pas des saints ». La plus grande tristesse, c'est que notre *chair de péché*, comme dit saint Paul (Rm 8,3), ne devienne pas une chair déifiée par le Saint-Esprit.

## Une théophanie par l'image

Les icônes sont un ruissellement de gloire divine, un miroir de la Lumière créée, sereine et joyeuse manifestée en ce monde de détresse sur la Face du Fils, de l'un de la Trinité devenu l'un des hommes. La première icône, l'icône par excellence, fondamentale, non faite de main d'homme – *acheiropoiètos* –, c'est le visage même du Christ.

Fresques et icônes constituent une *théophanie par l'image*. Les nimbes qui entourent les visages représentés sur les icônes, sont le rayonnement de leur luminosité. Si elle a été peinte selon les règles fixées par la Tradition de l'Église, une icône ne reçoit pas la lumière du dehors, c'est du dedans qu'elle est illuminée, sa lumière c'est son sujet : on n'éclaire pas le soleil. C'est l'icône qui rayonne, éclairée qu'elle est de l'intérieur. Un iconographe peint avec de la lumière thaborique, divine et créée. C'est pourquoi, la première icône que peint un iconographe débutant est celle de la Transfiguration.

Les fresques, les mosaïques et les icônes peintes sur des planches de bois, créent un espace de lumière divine et créée et de visages transfigurés. Les icônes nous donnent à voir l'être humain transfiguré plus réel que l'humanité animalisée par le péché et déchue, que trop souvent nous sommes tentés de considérer comme naturelle par rapport à la nature véritable, normative de l'homme, telle que le dessein divin l'a conçue dès le premier matin du monde.

## La peinture d'icône, un acte théologique

La beauté des icônes sur bois ou des fresques n'est pas celle d'une œuvre d'art, quand bien même cette œuvre traiterait un sujet religieux. *La beauté de l'icône, c'est sa vérité dogmatique*. La peinture d'icône est un acte théologique, un engagement doctrinal et

dogmatique. Sur toute icône digne de ce nom, il y a quelque chose qui n'est pas de ce monde, quelque chose – ou, plus exactement, quelqu'un – qui vient d'ailleurs.

Lorsqu'une icône représente un ange ou un saint, et en tout premier lieu le Christ et la Mère de Dieu, il est essentiel que les sujets ainsi peints ne soient pas faits de chair et de sang. Ils ne doivent pas être habillés ni se comporter comme tout le monde, l'icône ne doit pas être un miroir anthropologique du milieu social et de l'époque dans lesquels l'iconographe a vécu. La tâche de ce dernier n'est pas d'exécuter savamment un paysage ou une anatomie en se servant du sujet religieux comme d'un prétexte.

Les figures allongées et élancées des icônes et des fresques, les yeux immenses, les oreilles réduites parce que intériorisées, la finesse des lèvres, la dilatation des fronts sont intentionnellement inexacts du point de vue anatomique, ils constituent un défi évangélique à l'espace déchu, à la géométrie et à la physique du monde qui se situe encore en deçà de la mort. Leur vérité est à chercher plutôt dans le désir d'évoquer l'élan vers le haut.

### **L'exclusion de tout naturalisme**

L'art de l'icône ne vise pas à ébranler notre système nerveux, notre émotivité. Un art qui traite de sujets religieux peut néanmoins demeurer un art tout humain. Le mystère divin ne doit jamais devenir un moyen de l'homme. Une icône n'est pas un portrait pour lequel un modèle aurait dû poser. Ce n'est pas non plus une photographie. C'est pourquoi l'Orthodoxie ne fait pas de place dans les églises aux statues à trois dimensions, optant délibérément pour la surface à deux dimensions plus respectueuse du mystère, infiniment plus évocatrice du divin et de la déification de l'homme par les énergies créées.

La statue nous laisse dans l'humain. L'absence de volume sur une icône, une certaine sécheresse hiératique, le dépouillement ascétique de la facture excluent toute matérialisation, tout anthropocentrisme, tout immanentisme, toute prédilection pour l'anecdotique, toute chosification du divin, tout naturalisme. Même la Vierge et l'Enfant de La Celle (près de Provins), même le saint Jean Baptiste du portail nord de la cathédrale de Chartres, ou un ange de la Chaise-Dieu, ne parviennent pas à évoquer, comme le fait une icône, la déification de la nature humaine par la lumière créée des énergies divines. Le visage, le regard, la chevelure du saint Jean Baptiste de Léonard de Vinci, son épaule dénudée sont charnels et impuissants à évoquer le Thabor.

### **Une aspiration que seule la Trinité peut combler**

Dans l'iconographie orthodoxe, une vision théologique, dogmatique embrase et illumine la perspective esthétique. L'icône a pour mission de nous suggérer notre ressemblance avec Dieu restaurée par l'incarnation et la résurrection du Christ, par l'humanisation de l'Emmanuel, du *Dieu-qui-est-avec-nous*. Elle nous parle de notre nature véritable, de notre vocation et de notre destinée.

L'art de l'icône, l'art de la fresque ne cherche pas à susciter l'émotion, mais à attester la présence du divin dans l'humain, de l'incréé dans le créé, du transcendant, du Royaume de Dieu, de la Parousie dans le monde. Si l'on a la foi en Christ comme homme véritable et véritable Dieu, on ne saurait demeurer spectateur en contemplant une icône : on est invité par elle à se prosterner dans l'acte de l'adoration et de la prière.

Les saints dont les icônes nous rendent présents les visages ont les yeux largement ouverts sur la *flamme des choses*. Ces yeux nous font penser aux langues de feu de la Pentecôte. Des visages qui rayonnent sur les icônes nous pouvons dire ce que l'Église

chante des Pères du septième concile œcuménique réuni à Nicée en 787, à savoir qu'ils sont *ouranophrones*, c'est-à-dire des êtres dont la pensée est *ouranienne*, céleste (dimanche des Pères du 7<sup>ème</sup> concile œcuménique (octobre), exapostilaire).

Tout l'art de l'icône est travaillé par l'aspiration que l'homme porte au plus profond de lui-même, que seule la sainte Trinité peut combler et qui s'exprime par la bouche de l'Église aux matines du Mardi saint, lorsque nous chantons : « Après m'avoir paré de la robe de gloire de ta beauté, proclame-moi hôte brillant de ton Royaume » (3<sup>ème</sup> apostiche). Les saints dont nous vénérons les icônes et célébrons la mémoire dans les offices sont ces êtres transfigurés que tous autant que nous sommes avons la vocation de devenir.

## Le Christ et les quatre Vivants

Le Christ ressuscité et remonté à l'Ascension dans la gloire céleste du Père, règne dans la coupole. Il participe à l'essence divine du Père que, dans le Credo, nous qualifions de *pantokratora*, *Patrem omnipotentem*, et nous disons ensuite du Fils qu'il est *omoousion tô Patri*, consubstantiel au Père. La toute-puissance du Christ est donc consubstantielle à celle du Père créateur de toutes les réalités visibles et invisibles. La silhouette imposante du Christ *pantokratôr* embrasse le monde dans son regard et le bénit. Le *Pantokratôr* est simultanément doux et majestueux. Il est plus rare – mais cela arrive – qu'il évoque le Dieu jaloux de l'Ancien Testament ou l'air farouche d'un moine oriental.

Le *Pantokratôr* est entouré des quatre évangélistes représentés sous la forme des quatre Vivants, un lion, un jeune taureau, un ange qu'on pourrait qualifier indifféremment d'ange terrestre ou d'homme céleste, et un aigle. L'origine de cette représentation est à rechercher d'une part dans l'Apocalypse (4,6-8) et dans le livre l'Ezéchiel (1,5-21), et d'autre part dans l'ouvrage de saint Irénée de Lyon *Contre les hérésies* (III,11,8). Les êtres vivants d'Ap 4,6-8 sont les chérubins d'Ez 1,5-21 combinés avec les séraphins d'Isaïe. Dans le livre d'Ezéchiel, les quatre Vivants sont des anges qui gardent l'univers créé en même temps qu'ils adorent et louent le Créateur dont ils portent le char. Anges du cosmos, ils évoquent les énergies du Créateur.

Saint Irénée remarque que l'évangile selon Matthieu est à forme humaine dans la mesure où il commence par la proclamation de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham (cf. Mt 1,1 et 18). Dans le lion, saint Irénée a perçu le symbole de Marc, dans la mesure où cet évangéliste commence par l'Esprit prophétique venant d'en haut sur les hommes. Or, ajoute saint Irénée, le lion caractérise la puissance, la prééminence et la royauté du Fils de Dieu. Saint Irénée rappelle que l'évangile selon Luc, étant de caractère sacerdotal, commence par le prêtre Zacharie offrant à Dieu le sacrifice de l'encens (Lc 1,9), car déjà était préparé le Veau gras qui serait immolé pour le recouvrement du fils cadet (cf. Lc 15,23 et 30). Saint Irénée se réfère ici à la parabole du fils prodigue auquel il nous invite à nous assimiler. De là le symbolisme du jeune taureau. Quant à l'aigle, saint Irénée y voit le symbole du quatrième évangéliste parce que son ouvrage s'ouvre par un envol au plus haut des cieux, proclamant la génération éternelle du Fils par le Père : « Au commencement la Parole était, et la Parole était tournée vers Dieu, et la Parole était Dieu » (Jn 1,1).

Les quatre Vivants se tiennent autour du *Pantokratôr* pour en dire la divinité. Leur fonction est apocalyptique, c'est-à-dire révélatrice de la divinité du Ressuscité qui viendra à nouveau dans la gloire juger les vivants et les morts, et dont le règne n'aura pas de fin, comme nous affirmons dans le Credo.

## **La Parole est devenue visage**

Lors de la longue épreuve de sang et de feu de la crise iconoclaste, qui secoua l'Orient chrétien de 725 à 842, l'Église eut à défendre l'intégrité de sa foi, tout comme au temps de la crise arienne, à savoir le dogme christologique défini en 451 par le concile œcuménique de Chalcédoine, l'affirmation que Jésus-Christ est simultanément homme véritable et véritable Dieu, homme pleinement divin et Dieu pleinement humain, l'un de la Trinité qui est entré pleinement dans notre humanité, la pénétrant de part en part jusque dans les affres du Vendredi saint, jusque dans la dérélition du tombeau de Joseph d'Arimathie, afin qu'à l'Ascension l'humanité ressuscitée puisse entrer dans la divinité. Dieu est devenu ce que nous sommes afin que nous puissions devenir ce qu'il est.

En s'incarnant, le Fils coéternel au Père et au Saint-Esprit délivre les hommes de l'idolâtrie en même temps que de l'interdiction vétéro-testamentaire et islamique des images. L'Ancien Testament interdisait formellement de représenter l'ahvé, le Tout-Autre. Mais tout le sens du christianisme est d'affirmer que la Parole s'est faite chair, que la Parole est devenue visage, que le Christ n'est pas seulement la Parole de Dieu, mais son Image, son Icône : en Jésus de Nazareth, homme véritable et véritable Dieu, la Parole divine s'est incarnée. En Jésus-Christ, Dieu, par amour fou des hommes, a consenti à se laisser circonscire en un corps, à se soumettre à l'espace et au temps – Dieu s'est fait Juif et pas Grec, ni Russe, ni Allemand, ni Français, et au temps d'Hérode et d'Auguste, et non pas au temps de Mitterrand ou de Chirac, que cela nous plaise ou non.

La délivrance apportée par le Christ n'est pas iconoclaste et négative – c'est ce que le protestantisme a besoin de redécouvrir – mais très positive en ce qu'elle nous révèle la vraie figure humaine de Dieu. La divinité seule échappe à toute représentation sensible. C'est ce que proclame avec force le début de l'anaphore de saint Jean Chrysostome lorsque, s'adressant au Père, elle le qualifie d' « invisible, insaisissable, indescriptible, inexprimable », qu'il est « impossible de considérer sous toutes ses faces ». Or, ce Dieu-là, le Tout-Autre, s'est fait connaître des hommes comme Père en se révélant en son Fils. Une icône a pour mission essentielle de nous donner à voir l'existence du Tout-Autre, en Jésus-Christ d'abord, mais aussi en tous ceux et toutes celles qui, à la suite de la Mère de Dieu, ont consenti, dans la foi vive et l'amour, à la déification par le Saint-Esprit, à la transfiguration par la Lumière incréée qui a resplendi sur la Face du Fils devenu l'un des hommes.

### **« Celui qui m'a vu a vu le Père »**

Le septième concile œcuménique et le grand concile de Moscou de 1666-1667 interdisent formellement de représenter l'hypostase du Père. C'est le Fils incarné, devenu l'un des hommes, qu'il nous est donné de voir, et nous ne voyons le Père invisible qu'en son Fils qui est simultanément sa Parole et son Image. À Philippe qui lui demande inconsidérément de montrer le Père aux apôtres, Jésus rétorque : « Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment toi, peux-tu dire : "Montre-nous le Père" ? » (Jn 14,8-9). L'art de l'icône est vision de l'invisible. Saint Jean Damascène remarque : ce que la parole est à l'ouïe, l'icône l'est à la vue. Les icônes et les fresques écrivent avec des couleurs et des contours ce que la Sainte Écriture annonce par des mots.

L'Esprit Saint nous révèle le Fils qui, lui, nous révèle le Père. L'Esprit nous révèle le Fils en ce sens qu'il nous fait pénétrer dans la pleine intelligence du mystère personnel de Jésus de Nazareth, Fils de Dieu devenu l'un des hommes. Et le mystère personnel de Jésus englobe simultanément la réalité concrète de sa personnalité, ainsi que la signification et la portée de son enseignement sur Dieu et sur l'économie de notre salut.

Le Christ est la révélation ultime et définitive du Père. Il en est l'expression par excellence. Et si l'interdiction vétéro-testamentaire a été levée par l'incarnation du Fils unique-engendré de Dieu, elle l'a été aussi, par cette même incarnation, pour la Mère de Dieu et pour les autres saints qui, dans le Saint-Esprit, ont consenti à participer à la chair ressuscitée, pneumatisée, divinisée du Christ.

### **L'humanité normative est pénétrée de divinité**

Quant au Saint-Esprit, il est suggéré par la lumière incréée que reflète toute icône. Il l'est aussi, sur l'icône de la Pentecôte, par la colombe et les langues de feu. Mais, séparée du divin, l'humanité de Jésus de Nazareth à elle seule n'a plus de consistance et de signification. C'est l'humanité elle-même du Christ qui est l'icône de la divinité du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, de la Trinité consubstantielle et indivisible.

Comme au moment du premier concile œcuménique de Nicée face à l'hérésie d'Arius, comme au moment du concile œcuménique de Chalcedoine face à l'hérésie de Nestorius, la lutte dogmatique de l'Orthodoxie face à l'hérésie iconoclaste eut pour enjeu le maintien de l'affirmation, en Christ, de l'union sans confusion du divin et de l'humain, et, *a parte hominis*, la possibilité, pour la nature humaine, d'avoir part à la divinisation. Une icône a pour fonction essentielle d'évoquer la divinisation de la nature humaine par la lumière divine et incréée, par le Saint-Esprit. Les saints dont nous vénérons les icônes sont ces êtres transfigurés, célestes, ces anges dans la chair que, tous autant que nous sommes, nous avons la vocation de devenir.

L'enjeu de la lutte dogmatique de l'Eglise face à l'hérésie iconoclaste, fut le dogme de Chalcedoine et la possibilité pour la nature humaine d'être divinisée. L'icône nous suggère que la nature humaine et la nature divine n'étant en Christ ni juxtaposées, ni cloisonnées, l'humanité véritable, normative, idéale c'est l'humanité pénétrée de divinité de part en part, saturée de lumière thaborique, imprégnée de l'Esprit Saint. Toute icône proclame visuellement que l'homme est préconstruit pour la translucidité à la Lumière incréée, à un rayonnement qui vient d'ailleurs.

### **Les icônes miraculeuses**

Saint Jean Damascène remarque : « L'icône est sanctifiée par le nom de Dieu et par le nom des amis de Dieu, c'est-à-dire les saints, et c'est pourquoi elle reçoit la grâce de l'Esprit divin ». Et ici, il faut bien entendre le mot nom dans son sens biblique, c'est-à-dire, non point comme une désignation conventionnelle, une simple description extérieure – ce qu'il est devenu pour nous –, mais comme une indication de la réalité profonde de l'être qui porte ce nom.

C'est pourquoi, tout au long de l'histoire de l'Église, et encore de nos jours, il y a des icônes miraculeuses. Il y a ce qu'on appelle des icônes *myroblites*, c'est-à-dire dégageant du baume, du parfum liquide. Certaines icônes répandent ainsi une huile très parfumée dont l'odeur évoque celle de la rose. L'huile s'écoule de la surface du bois avec un débit variable selon les moments.

Scientifiquement inexplicé, le phénomène doit être compris dans le contexte d'une théologie pour laquelle l'icône, tout comme les reliques des saints, est une présence de la personne qu'elle a pour fonction d'évoquer. Et je prends ici le verbe *évoquer* dans le sens où, dans le spiritisme, on parle d'évoquer les esprits. Je veux dire que l'icône restitue la présence personnelle de celui ou de celle qu'elle re-présente. Et cette présence est essentiellement dynamique, énergétique, agissante.

## **Ni panthéisme, ni idolâtrie : la distinction entre essence et énergies**

Tout l'art de l'icône doit être compris et senti en fonction de la distinction, chère à la théologie orthodoxe, entre l'*essence* et les *énergies*. Et il y a une façon très simple, très concrète d'évoquer cette distinction fondamentale. Le soleil est situé à quelque 150 millions de kilomètres de notre terre et nous ne pourrions jamais atteindre le soleil dont la couche extérieure est estimée à environ 6000 degrés. Mais le soleil, lui, nous atteint très réellement par ses rayons ultra-violetts que nous emmagasinons dans notre corps sur les plages en poussant trop souvent l'imprudence, hélas, jusqu'à le laisser dessécher notre peau et provoquer en elle des ulcérations, des verrucosités, des cornifications, voire des cancers.

Ainsi en est-il du Soleil divin. L'Évangile, la bonne Nouvelle que les chrétiens ont la mission de proclamer est fondamentalement un coup de soleil divino-humain, un ensoleillement de l'humanité par le rayonnement consécutif à l'explosion de la bombe thermo-nucléaire de la très sainte Trinité ! Sans la distinction entre l'essence et les énergies, le souci légitime de préserver la transcendance du Tout-Autre est hanté par le spectre du panthéisme.

De même, sans cette distinction, la hantise – vétéro-testamentaire, islamique, protestante – de l'idolâtrie et de l'adoration de la créature change en iconoclasme la louable vigilance à respecter le premier commandement du Décalogue. Dans un cas comme dans l'autre, et pour la même raison, le Tout-Autre demeure enfermé dans la transcendance, l'homme n'est pas rejoint par lui.

## **L'entrée de l'Éternel dans le devenir et dans le temps**

Au contraire, l'art de l'icône témoigne de la foi de l'Église en l'incarnation historique du Tout-Autre, de l'entrée de l'Éternel dans le devenir et dans le temps. Sans cesser d'être le Dieu caché, l'Invisible s'est rendu visible sur la face humaine de Jésus de Nazareth. Jésus de Nazareth, c'est l'Épiphanie – mieux : la Théophanie – de l'Inaccessible, l'Image de l'Inimaginable. Et en contemplant le visage de Jésus de Nazareth, l'homme retrouve son propre visage.

Dans le Credo, nous affirmons que le Christ est la Vérité quand nous disons qu'il est « Dieu véritable issu du Dieu véritable » (*Theon alèthinon ek Theou alèthinou, Deum verum de Deo vero*). Mais, par le fait même qu'il fut véritablement et pleinement Dieu, il fut pleinement et véritablement homme. Le Christ est la Vérité en ce sens qu'il est la Vérité sur l'homme parce qu'il est la Vérité sur Dieu son Père, l'Homme avec un H majuscule, l'Homme véritable, le seul homme pleinement humain parce que simultanément véritable Dieu. Il a été ici-bas un homme d'autant plus vrai, d'autant plus intégral et parfait, qu'il fut bien davantage qu'un homme, infiniment plus qu'Adam avant la chute.

En Christ, nous découvrons avec émerveillement que Dieu seul est pleinement humain. En disant : « Voici l'homme » (*Idou o anthrôpos, Ecce homo*), Pilate ne croyait pas si bien dire ! Certes, Pilate a eu simplement conscience de dire : « Voici votre homme, que vous m'avez mis sur les bras, qui me paraît inoffensif mais qui m'embarrasse dans la mesure où, à cause de vos démêlés avec lui, je risque d'avoir des problèmes avec Tibère ». Mais nous, chrétiens, nous pouvons relire le *Ecce homo* en comprenant : « Voici l'Homme par excellence, le seul homme véritable, pleinement humain qui, à la différence des autres hommes que nous sommes tous, ne fragmente pas l'humaine nature, qui n'est pas seulement plus ou moins vertueux, plus ou moins intelligent, plus ou moins équilibré, etc. ». En Jésus de Nazareth, l'Invisible se revêt de la chair des hommes, le Tout-Autre se relativise en un corps de terre qui, jusqu'au matin de Pâques, tamise la gloire divine.

## **Nous concélébrons la liturgie avec les anges et avec les saints**

Le fondement biblique de l'icône se situe dans la création de l'homme à l'image de Dieu et pour qu'il ressemble à Dieu. Quand le diacre, le prêtre ou l'évêque encensent le sanctuaire et la nef, ils encensent successivement et les icônes et les fidèles, c'est-à-dire les saints qui sont devenus ce que les hommes sont de toute éternité dans le plan divin, et les pécheurs que nous sommes qui devons encore le devenir, nous qui devons devenir des icônes, mais qui, si pécheurs que nous soyons, ne cessons d'exister à l'image de Dieu.

Et lors du chant dit des Chérubins, la communauté proclame : « Nous qui dans ce Mystère sommes les icônes des Chérubins » (*oi ta Xeroubim eikonizontes*)... Quand nous concélébrons la divine liturgie, nous concélébrons avec tous les anges, nous sommes co-liturgues de tous les saints, nous devenons des anges terrestres, des anges dans la chair. La divine liturgie est, ici-bas, l'icône vivante de la liturgie céleste évoquée par l'Apocalypse.

Le premier dimanche du Grand Carême, l'Église orthodoxe célèbre ce que nous appelons le triomphe de l'Orthodoxie. Il s'agit de commémorer le triomphe sur l'iconoclasme et la restauration de la vénération des saintes icônes à Constantinople, en 843. Ce dimanche-là, l'Église chante : « Dans tes saintes icônes nous contemplons les tabernacles célestes et nous exultons d'une joie sacrée ».

## **Un mode de présence et la possibilité qui nous est offerte d'une rencontre**

Comme les autres icônes, une icône du Christ représente celui-ci le plus souvent de face : elle me regarde donc les yeux dans les yeux et, si peu que j'aie conscience de sa grandeur divino-humaine et de ma misère, il peut arriver qu'elle me fasse baisser les yeux. Par son regard, doux mais exigeant, le visage peint sur une icône m'interpelle. L'icône est la possibilité qui nous est offerte d'une rencontre.

Les orthodoxes ont chez eux, dans leurs chambres, dans leurs salles de séjour, des icônes, qui ne sont pas des tableaux destinés à embellir l'appartement, mais des modes de présence du Seigneur, de sa Mère, de ses saints. Or, on ne saurait dire, on ne saurait faire, on ne saurait regarder n'importe quoi à la télévision en présence d'une icône, c'est-à-dire en présence du Seigneur ou de ses saints dont les icônes sont le signe visible de l'invisible et rayonnante présence.

Le concile de 869 affirme : « Ce que le livre nous dit par le mot, l'icône nous l'annonce par la couleur et nous le rend présent ». L'icône me dit que ma vocation est de devenir moi-même une icône. Et il me suffit de regarder la *poutre* qui est dans mon œil pour que je mesure combien il s'en faut que je sois une icône, un ange dans la chair. Et quel infini ineffable dans le regard de la Mère de Dieu de l'icône de Vladimir ou *Vladimirskaja* que vous pouvez contempler à la Galerie Tretiakov à Moscou !

## **Le dogme de Nicée II**

La vénération des icônes est un dogme de la foi, formulé par le septième concile œcuménique, le dernier du point de vue orthodoxe, réuni à Nicée en 786 et 787. Cependant, le concile distingue soigneusement *vénération et adoration*. Il affirme : « Plus le fidèle regarde les icônes, et plus il se souvient de Celui qui est représenté et s'efforce de l'imiter. Il témoigne respect et *vénération* (en grec : *proskunèsis*), sans aucune *adoration* (en grec : *latreia*) proprement dite, qui ne convient qu'à Dieu seul »...Malheur à qui adorerait les

images ! On n'adore pas une icône, on la vénère par égard pour la théophanie dont elle est le témoin. L'honneur et la vénération adressés à l'image remontent au prototype.

En vénérant les icônes, c'est le Christ seul que nous adorons comme Dieu incarné et Seigneur. Les saints représentés sur les icônes, l'Église dit, le premier dimanche du Grand Carême, au cours de la procession des icônes, que nous les vénérons « à cause du Maître commun dont ils sont les intimes serviteurs ». Elle nous montre le Tout-Autre devenu Emmanuel, l'Invisible devenu visible, l'Inaccessible nous ayant rejoints, le Créateur de la matière imprégnant la matière des énergies divines de l'Esprit.

Le Christ est descriptible parce qu'il fut corporel. Une icône du Christ nous manifeste que le Fils de Dieu a assumé une sexualité : sur le visage du Christ nous voyons des caractères proprement masculins, virils, tels que la barbe et la moustache. Les icônes du Seigneur manifestent l'existence personnelle, simultanément divine et humaine, incréée et incarnée, du *Logos* incarné en même temps que de Jésus de Nazareth. L'icône du Christ nous montre le Fils unique engendré et Verbe de Dieu assumant toutes les caractéristiques d'une personne humaine, y compris celle d'être descriptible. Elle nous montre l'humanité du Christ.

Mais, simultanément, elle nous enseigne que cette humanité est une humanité nouvelle, celle dont Jésus parla à Nicodème. C'est une humanité déifiée, pleinement restaurée, régénérée, rétablie dans la communion avec Dieu, pénétrée de part en part d'énergies divines, imprégnée du Saint-Esprit, libérée de la finitude et de la mort. Le corps du Christ ressuscité n'est pas dématérialisé, mais de part en part pénétré par la lumière divine incréée. L'icône témoigne de la possibilité, pour l'humanité, grâce à l'Incarnation, de retrouver la ressemblance avec Dieu. Planche de bois, l'icône n'est pas une réalité en soi, elle ne fait que conduire aux personnes elles-mêmes dont elle évoque le visage : le Christ, la Mère de Dieu, les saints. Le septième concile œcuménique affirme encore : *l'icône porte le nom de l'original et non sa nature.*

### **La prétention insupportable d'être l'homme en qui s'incarne l'Éternel**

Une icône est le contraire absolu d'une idole dans la mesure où l'idole est similitude de l'inexistant, fiction, simulacre, alors que l'icône évoque la ressemblance avec *Celui qui est*. Sur toute icône orthodoxe du Seigneur, nous pouvons lire en grec : *o ðn*, celui qui est, l'Étant. « Avant qu'Abraham advienne, moi je suis » (Jn 8,58).

Jésus avait eu l'audace absolument inouïe d'affirmer son existence de toute éternité, donc divine. C'est pourquoi les représentants officiels du judaïsme voulurent le lapider. Telle qu'il osait l'affirmer, son existence ne pouvait être comparée avec le devenir, avec la naissance d'Abraham dans le temps, dans l'histoire. Jésus dit de lui-même « Je suis », *egô eimi*, d'une manière qui signifie : je suis absolument, je suis de toute éternité, le mode d'existence même du Dieu d'Israël, *d'Abraham et d'Isaac et de Jacob*.

L'usage du verbe *être* que fait ici Jésus, ne marque pas seulement la préexistence, pour laquelle l'imparfait aurait suffi. Il s'agit de l'existence sans modalité de temps, de l'existence de Celui qui, de toute éternité, *est*. Cette existence s'oppose à l'existence acquise de Jean-Baptiste qui est « devenu » ou « advenu », *egeneto*. Avant Abraham, le Fils existe déjà en Dieu.

Jésus de Nazareth a la prétention insupportable pour un juif, d'être contemporain à tous les temps, d'être l'homme en qui s'incarne l'Éternel. Cette antériorité, non seulement chronologique, mais ontologique, cette transcendance n'est possible qu'au seul Dieu /

Éternel. Prise dans le sens où l'entend Jésus, l'expression « Je suis » signifie donc nécessairement l'Être divin.

## **Le corps humain enfin normal**

Évangile visuel, glose picturale de l'Évangile, « Bible des illettrés » (l'expression est de saint Jean Damascène), – les quatre évangiles étant, eux, l'icône verbale du Christ –, les icônes du Seigneur nous montrent le Ressuscité comme étant l'Homme véritable, le nouvel Adam, l'Homme en son état non pas surnaturel, mais véritablement *naturel*. Le corps du Christ ressuscité manifesté sur une icône, ce n'est plus un corps épaissi, opaque, déchu. C'est le corps humain enfin normal, revêtu d'innocence et de gloire. Les icônes nous révèlent une matière remplie des énergies divines. Le Christ ressuscité qui passe à travers les murs n'est pas un fantôme. Les fantômes, c'est nous qui, dans la *chair de péché*, avons perdu notre état véritablement naturel.

Le corps du Ressuscité évoqué par les icônes, c'est ce que le corps humain n'eût jamais dû cesser d'être et ce qu'il est convié à redevenir par la résurrection de chacun d'entre nous après toute une vie ascétique, liturgique et sacramentelle appliquée à transfigurer peu à peu, patiemment, nos corps de chair, de boue et de sang, en corps ressuscités. Humaine et créée, l'icône est cependant porteuse et évocatrice de l'incréd, participation au divin.

La théologie visuelle professée par les icônes nous dit que le Tout-Autre, inaccessible, invisible, ineffable, incompréhensible, transcende sa propre essence, qu'il sort de sa propre transcendance par amour fou de l'homme, qu'il vient nous atteindre et nous pénétrer. Le kondakion du dimanche de l'Orthodoxie dit du Fils qu'il « se laisse circonscrire en s'incarnant de toi, ô Mère de Dieu ». Les icônes nous disent que le mode d'existence fondamental du chrétien est la sainteté, c'est-à-dire l'expérience de la déification par le Saint-Esprit.

## **Les icônes dans une église ou chez soi**

Saint Jean Damascène conseille : « Si un païen te demande de montrer ta foi, conduis-le à l'église et place-le devant les icônes ». En effet, la fonction de l'icône est une fonction pédagogique, didactique, une fonction d'enseignement. Et saint Jean Damascène affirme encore : « Au moyen de mes yeux charnels qui regardent l'icône, ma vie spirituelle plonge dans le mystère de l'Incarnation ». Mais le propre de cet enseignement est de devoir être vécu : l'icône est une exhortation visuelle, picturale, à imiter le Christ et ses imitateurs, les saints.

La présence d'icônes dans une église ou dans une maison ne saurait donc être considérée comme une simple ornementation esthétique et pieuse, ni tenue pour facultative. L'art de l'icône ne se contente pas d'illustrer l'hagiographie, il a l'ambition de nous la révéler. C'est pourquoi les icônes – pas les fresques, bien sûr – doivent être placées de telle manière que les fidèles puissent les vénérer. Encensées au cours des célébrations au même titre que l'autel, elles font partie intégrante de la célébration liturgique : on se prosterne devant elles, on les expose lorsqu'on célèbre telle ou telle fête du Seigneur – Noël, Pâques –, de la Mère de Dieu – l'Annonciation, la Dormition – ou d'un saint – saint Nicolas, sainte Catherine.

Les icônes et les fresques sont des images liturgiques qui constituent un élément organique de l'être ecclésial. C'est pourquoi, avant de vénérer les icônes, les fidèles orthodoxes demandent à leurs prêtres de les bénir. Après s'être assuré que l'icône est bien conforme à la tradition orthodoxe, le prêtre la dépose sur l'autel, avant un office majeur – vêpres, matines ou divine liturgie – de façon qu'elle soit encensée avec l'autel. Après l'office, le prêtre l'asperge d'eau bénite.

Importante, la bénédiction se fait de manière solennelle et en présence de tous. L'office est alors variable selon qu'il s'agit d'une icône de la très sainte Trinité, du Baptême du Christ, de la Transfiguration et de la Pentecôte, ou bien d'une icône du Christ ou des fêtes du Seigneur, ou bien encore de la Mère de Dieu et de ses fêtes, ou bien enfin d'une icône d'un saint ou d'une sainte. Un fidèle orthodoxe qui part en voyage et devra coucher à l'hôtel, ou qui entre en clinique, emporte de petites icônes du Seigneur, de la Mère de Dieu ou de tel ou tel saint qu'il mettra sur sa table de nuit.

## Icône et eucharistie

Les icônes du Christ ne font pas double emploi avec l'eucharistie. l'orthodoxie ignore ce qu'en Occident on a appelé l'*adoration du saint Sacrement*. Cela ne signifie pas le moins du monde que les orthodoxes ne croient pas en ce que le même Occident chrétien a appelé la présence réelle. Dans le sanctuaire, nous gardons pour les malades, les saints Dons consacrés par le Saint-Esprit au cours de la divine liturgie du Jeudi saint. (Mais nous ne nous en servons jamais pour donner la communion au cours d'une liturgie.) Les saints Dons sont à consommer : il s'agit de les boire et de les manger.

Pour ce qui est de l'acte de regarder, c'est dans la vénération des icônes que l'Orthodoxie demande aux chrétiens de l'exercer. C'est pourquoi, d'ailleurs, les prêtres orthodoxes continuent à célébrer la divine liturgie face au sanctuaire et non point face au peuple qui regarde l'iconostase, les fresques ainsi que les icônes placées sur les proskynitaires, qui sont des sortes de lutrins supportant une icône devant laquelle brûlent des cierges. Les saints Dons sont identiques à leur prototype. Ils ne sont pas des icônes. La divine eucharistie n'est pas une image. Et l'icône, elle, n'est pas consubstantielle, *omoousios*, ou identique à son prototype.

Saint Jean Damascène remarque fort bien : « Autre chose est la représentation et autre chose ce qui est représenté ». Il est tout à fait évident que la planche de bois sur laquelle est peinte l'icône ainsi que les couleurs employées par le peintre ne constituent en aucune manière la substance propre du Christ, ni qu'elles appartiennent à sa corporéité. A l'inverse, dans les saints Dons il n'y a pas de figure du Christ, mais le Christ y est mystérieusement présent dans la substance de son corps et de son sang qu'il nous donne dans la divine communion.

L'icône suggère une ressemblance et une imitation de son prototype – le Christ, la Mère de Dieu, ou tel ou tel autre saint. Mais, à la différence des saints Dons après l'invocation par l'Église du Saint-Esprit sur le pain et le vin, la nature de l'icône se distingue de celle de son prototype. Si l'icône était consubstantielle à son prototype, elle serait le prototype lui-même, elle cesserait donc d'être une icône, c'est-à-dire une ressemblance. L'icône ne représente ni la divinité séparée de l'humanité, ni l'humanité séparée de la divinité, mais la *personne* divino-humaine du Christ, qui unit en elle les deux natures, divine et humaine, sans confusion ni division.

Nous prions devant une icône du Christ comme devant le Christ lui-même, mais le lieu iconique de cette présence n'est ni une idole ni un fétiche, il demeure à l'état d'objet. Les icônes du Seigneur, de sa Mère et des autres saints visent à évoquer, à nous suggérer *la plénitude de l'existence personnelle* vers laquelle nous devons tendre comme à notre fin et à notre destinée. Fresques et icônes sur bois s'offrent au regard des fidèles pour constituer un avant-goût, une inauguration, dès ici-bas, dès maintenant, de la vision face à face.

Nonobstant la différence fondamentale que je viens de faire entre les saints Dons et les icônes, il y a entre eux ce point commun non moins essentiel, à savoir que les uns comme les autres témoignent de l'incarnation de l'homme, du fait que l'homme n'a pas un corps

comme il a une paire de lunettes ou une montre, mais qu'il est un corps, que son corps c'est sa personne même en tant qu'être-au-monde, que phénomène de contact avec le monde.

C'est par l'entremise de notre corps, par le moyen de nos sens, en nous alimentant que nous consommons le corps et le sang du Ressuscité. Et c'est aussi par l'entremise de notre corps, c'est par le sens de la vue que nous établissons, dans la prière, une relation spirituelle – spirituelle, mais nullement désincarnée – avec le Christ, avec la Mère de Dieu, avec les autres saints et avec les saints anges. Les icônes ne sont pas simplement des sujets religieux représentant, à des fins didactiques, des événements de la sainte Écriture. Elles sont aussi le lieu mystérieux d'une rencontre entre le chrétien et le Christ, sa Mère ou tel ou tel de ses saints.

Un de nos évêques a raconté un jour, au cours d'une homélie, l'anecdote suivante, très révélatrice de la mentalité orthodoxe en matière d'iconographie. C'était dans une île de la mer Égée. Des touristes se trouvaient dans une petite église qu'un homme du peuple grec, nullement *intellectuel*, leur faisait visiter. Avisant l'icône du saint auquel l'église était dédiée, un touriste dit à l'homme par le truchement d'un interprète : « Quel besoin avez-vous des icônes pour prier ? » Parlant du saint en question, l'homme répondit au touriste : « Il croit ce que je crois, je crois ce qu'il croit ».

## Un art ecclésial

L'art de l'iconographe – pas plus que celui de l'hymnographe et des chorales dans les églises – n'est pas l'art d'un individu, mais d'une personne, c'est-à-dire d'un être-en-communion. L'iconographie ne saurait être une affaire de libre improvisation par l'individu. Ce n'est pas l'art individuel de l'iconographe, mais celui de l'Église.

Le septième concile affirme sans ambages : *du peintre dépend seulement l'aspect technique de l'œuvre, mais tout son plan, sa disposition, sa composition appartiennent et dépendent d'une manière très claire des saints Pères*. Une ascèse est requise du peintre d'icônes. Des règles précises sont énoncées, qui tendent à préserver la pureté, l'orthodoxie de l'art de l'icône.

La Tradition bimillénaire de l'Église tient la bride au talent. Saint Maxime le Confesseur écrit : « L'Église recrée dans l'Esprit tous ceux qui sont profondément divisés du point de vue de la race, du peuple, de la langue, du mode de vie... Elle imprime sur tous l'image de la Divinité. Tous reçoivent d'elle une nature unique indestructible, nature qui n'est pas influencée par les différences nombreuses et profondes qui distinguent les hommes les uns des autres ».

## Une évolution sans rupture : innover en peignant une image qui demeure toujours la même

Et pourtant, tout en obéissant à la Tradition ecclésiale, l'iconographie orthodoxe a connu de constantes innovations. Son énigme s'inscrit dans cette ambiguïté. L'esthétique iconographique peut apparaître comme statique et hiératique, solennelle et *abstraite*, achevée et close. En réalité, elle a su demeurer paradoxalement ouverte, subissant plus d'une mutation. Simultanément artisan et artiste, l'iconographe doit innover en peignant une image qui demeure toujours la même.

À Byzance, l'iconographie contemporaine de la dynastie macédonienne n'est pas la même chose que celle de l'époque des Comnènes, et le temps des Paléologues témoigne d'une nouvelle iconographie. Et dans l'espace gréco-hellénique, l'iconographie russe,

l'iconographie roumaine, l'iconographie serbe continuent d'évoquer, chacune avec son génie propre, l'*hèsychia*, c'est-à-dire l'état de silence intérieur, de calme et de joie, de paix et d'amour qui n'a cessé d'habiter le cœur des saints, de tous ceux et de toutes celles qui ont fini par acquérir le Saint-Esprit, pour reprendre la formule de saint Séraphim de Sarov.

Mais cette évolution est sans rupture. Le fondement de la beauté évoquée par tout iconographe orthodoxe est toujours le dogme de Chalcedoine, c'est-à-dire l'union sans confusion du divin et de l'humain. Partout et toujours la lumière incréée berce le créé, les énergies divines pénètrent de part en part l'humanité transfigurée du Seigneur, de la Mère de Dieu et des saints. L'essence de l'iconographie orthodoxe n'est ni humaine, ni divine, mais divino-humaine.

S'agissant de la période contemporaine, il faut avoir l'honnêteté de remarquer que, à l'instar de ce qui se passe souvent au sujet des Pères de l'Église, les orthodoxes cèdent à la facilité de la répétition. C'est que, si grandes que soient la maîtrise et la perfection du style, la crainte inhibitrice de céder à quelque influence occidentale que ce soit, le rejet systématique de toute innovation aboutissent à un certain dessèchement de la créativité, à une production artisanale correcte mais quelque peu sclérosée et close, sans génie. Une exception toutefois, celle du Père Grégoire Krug, qui n'a pas fondé d'école et n'a pas eu d'héritier.

### **Une église constitue elle-même une icône du Royaume**

Dans une église orthodoxe, outre le *Pantokratôr* dans la coupole, les icônes sur bois ou les fresques murales représentent en premier lieu les grandes fêtes du Seigneur et de la Mère de Dieu. L'année liturgique byzantine commençant le 1<sup>er</sup> septembre, ces fêtes représentées sur les fresques ou peintes sur des planches placées sur les proskynitaires sont, dans l'ordre chronologique : la Nativité de la Mère de Dieu (le 8 septembre) ; l'Exaltation de la sainte Croix (le 14 septembre) ; l'Entrée de la Mère de Dieu au Temple (le 21 novembre) ; la Nativité du Seigneur (le 25 décembre) ; la Théophanie (le Baptême du Seigneur, le 6 janvier) ; la Sainte Rencontre (le 2 février) ; l'Annonciation (le 25 mars) ; le dimanche des Rameaux ; la sainte Cène ; le Christ de la Passion, couronné d'épines, revêtu de la chlamyde écarlate et tenant dans les mains un roseau ; la Crucifixion ; la Descente du Ressuscité aux enfers, où l'on voit le Christ piétiner les portes du séjour des morts et tirer du tombeau Adam et Eve, c'est-à-dire l'Homme et la Femme, l'humanité ; le Tombeau vide, le matin de Pâques ; l'Ascension et la Pentecôte. Il y a aussi l'icône de la Dormition (la fête du 15 août).

S'agissant de la Mère de Dieu, ses icônes sont différenciées selon certaines catégories. Il y a les icônes du type *odigètria*, c'est-à-dire « Vierge conductrice du voyageur », ou « Vierge qui montre le chemin » – il faut comprendre alors que la Mère de Dieu nous montre son Fils qui dit, dans le quatrième évangile : « Moi, je suis le chemin et la vérité et la vie » (Jn 14,6). Il y a les icônes du type *glukophilousa*, Vierge de la tendresse. Ces icônes accentuent le côté maternel de la Vierge qui serre l'Enfant contre elle. Il y a les icônes du type *eleousa*, « Vierge de la miséricorde », etc. L'icône ou la fresque de la « Vierge du Signe » s'inspire du chapitre 7, verset 14, du recueil prophétique d'Isaïe, dans la version grecque : « ...le Seigneur lui-même vous donnera un signe. Voici, la vierge est enceinte, elle va enfanter un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel ». Et l'icône représente l'enfant dans le sein de sa mère. Dans l'Église grecque, on appelle la Vierge représentée sur cette icône la *Platutera*, c'est-à-dire « Celle dont le sein est plus vaste que les cieux », dans la mesure où il a contenu Celui par l'entremise de qui les cieux ont été créés. Il y a aussi l'icône de la *Déisis*, c'est-à-dire de la supplication adressée au Christ ressuscité par la Mère de Dieu et saint Jean Baptiste. Elle occupe la place centrale des iconostases orthodoxes.

Une église toute recouverte de fresques constitue elle-même une icône du Royaume. Une église orthodoxe est presque toujours tournée vers l'est, c'est-à-dire, symboliquement, vers le lever du jour sans déclin, du jour éternel. Navire eschatologique, elle est l'arche, non plus de Noé, mais du Ressuscité, voguant sur les eaux de la mort vers Celui que le tropaire de Noël qualifie de « Soleil de justice » et d' « Orient venu d'en haut ».

**« Que notre vie en Christ devienne démonstrante... »**

Je voudrais conclure en rendant grâce à Dieu pour l'événement véritablement merveilleux constitué par le fait qu'une paroisse catholique, en ce début du troisième millénaire a entrepris de couvrir les murs et la coupole de son église de fresques peintes par un iconographe orthodoxe. Comment ne pas rendre hommage à l'effort ainsi fait pour parvenir à la ré-conciliation (et j'écris ce substantif en deux mots avec un trait d'union pour évoquer la perspective, certes encore bien lointaine mais se situant à l'horizon du possible, d'un concile véritablement œcuménique), à l'unanimité dans la foi en Christ ressuscité, pour obtenir une diversité qui n'aille jamais jusqu'à la division, des différences qui ne se corrompent jamais en divergences, mais demeurent toujours un enrichissement dans l'identité profonde.

Que, par l'incandescente intercession de tous les saints qui seront peints sur les fresques de cette église, Celui qui est ressuscité d'entre les morts, le Christ *Pantokratôr*, notre Dieu véritable, bénisse cette merveilleuse entreprise, qu'il en fasse un temps de grâce pour tous les fidèles de cette paroisse et qu'au terme de ce travail de longue haleine, le très-saint Esprit de notre Père céleste rende pleinement évidente à toutes celles et à tous ceux qui viendront prier dans cette église en contemplant ces fresques, la nécessité de vivre ce qu'ils contempleront, d'être ce qu'ils croiront, d'expérimenter ce que vécurent les saints représentés sur ces fresques, afin que leur vie en Christ devienne *démonstrante* pour tous leurs frères, les hommes, qu'il ait pitié d'eux et de nous et qu'il nous sauve, lui, le Dieu bon, miséricordieux et ami des hommes.

*(Texte paru dans Orthodoxes à Marseille, n<sup>os</sup> 83 et 84.  
Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

---

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV  
Rédaction : Serge TCHÉKAN

Abonnement annuel  
SOP mensuel    SOP + Suppléments

France	32,80 €	65,60 €
Autres pays	36,60 €	84,00 €

Réalisation : Marie-Claire EVDOKIMOV,  
Serge TCHÉKAN

Commission paritaire 1106 G 80948  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---